

# Quais du polar 2020 - Édition virtuelle

Textes d'auteur.es confiné.es

---

**Nicolas Leclerc**  
**120 décibels**

**A**u début, tout s'est bien passé.

J'avais pourtant très mal dormi, les nuits précédentes, et ce n'était pas juste à cause de la chaleur. J'étais remué par une appréhension, une angoisse qui se tordait et se retournait dans ma poitrine, m'éveillant dans l'obscurité, me laissant en nage, le cœur à cent trente battements par minute. Peut-être 150 BPM. Je ne pourrais pas dire aujourd'hui quelles images, quels cris me venaient à l'époque, et me chassaient du sommeil, mais je ne doute pas que ces cauchemars ressemblaient déjà à la réalité.

Le matin du départ, sur le perron de la maison, ma mère pleurait, évidemment. Elle répétait que je devais faire attention à moi, qu'il ne fallait pas m'exposer... Comme si je partais au front ! Je l'ai rassurée autant que j'ai pu, mais elle a continué à brosser de la main la manche de mon uniforme pour en retirer d'invisibles poussières. Je lui ai promis de revenir vite, et je l'ai serrée dans mes bras. Il était dix heures à peine et une touffeur d'enfer torréfiait déjà tout le Kansas. Autour de la ferme échauffée par le soleil d'août, on croyait voir ondoyer les blés à perte de vue, un océan de flammes jusqu'à Severance et au-delà, dans un silence absolu. Il n'y avait pas de vent, pas un souffle n'agitait les hauts peupliers. Rien ne bougeait. Nous sommes restés un long moment serrés l'un contre l'autre, sans un mot. Elle ne me lâchait pas. Mon père lui n'est pas sorti de la maison pour me dire au revoir. Nous nous étions accrochés la veille pendant le dîner. Il était fier que son fils soit un soldat parce qu'il fallait bien faire la guerre contre ceux qui nous attaquaient.

« La guerre, oui. Mais pas comme ça ».

Le soir, dans l'avion, je me suis collé sur les oreilles le best-of de Queen. J'ai somnolé sous les miaulements de Freddy pendant une bonne partie du vol. J'ai dormi même. Le volume était un peu haut et par moments, certaines notes me réveillaient, ma conscience en ricochets sur une onde calme. « We are the Champions » a dû passer quatre ou cinq fois avant que je n'émerge vraiment, presque agacé, pour mettre un bon vieux Springsteen : Born in the USA. Un classique. Je l'avais vu sur scène huit ans plus tôt à Saint-Louis. The Boss ! Vingt ans après, le discours et la ferveur restaient les mêmes. Loin d'être ce chant patriotique que braillaient des idiots, il dénonçait encore l'Amérique belliqueuse qui partait faire la guerre partout, lançait des hommes dans la fournaise des

batailles avant de les oublier. Un hymne éternel à la paix. Vingt ans après, il ne s'agissait plus du Vietnam, mais de l'Irak et de l'Afghanistan... L'album a dû aussi tourner une paire de fois avant l'atterrissage.

Le lendemain matin, à peine sorti de l'avion, j'ai été assailli par la moiteur ambiante, une chaleur humide écrasante qui s'est aussitôt insinuée dans les couches de mon uniforme, sous ma casquette blanche. En quelques minutes, le tissu de ma chemise s'est imbibé de ma transpiration, dessinant des auréoles sombres à hauteur de ma poitrine. Sur le tarmac, à 10h pétantes, j'ai été accueilli par le caporal Larson, un type trapu, blond aux yeux bleus, à la mine joviale couverte de tâches de rousseur. Plus jeune que moi. Il se tenait au bas de l'avion, les deux pieds plantés dans le bitume brûlant, figé dans son treillis kaki, brandissant à hauteur de tête un petit panneau avec mon nom. J'ai quitté le rang des autres soldats et me suis présenté à lui. J'ai déposé mon paquetage et je l'ai salué, droit et rigide, le menton haut. Il a souri, m'a rendu mon salut et m'a tendu la main.

- Salut, Alex ! Moi, c'est Ted ! Mais on m'appelle DJ ! Tout le monde a un surnom ici, tu verras. On va bosser ensemble alors, si tu es d'accord, Première-Classe Scarlatti, on laisse tomber les saluts de l'école militaire ! Garde ça pour les officiers !

Il a ramassé mon paquetage et m'a invité à le suivre. Je dois dire qu'à ce moment, j'ai senti un poids disparaître de ma poitrine. Après les classes, la dureté de l'entraînement, les cris, les ordres, je découvrais pour cette première affectation une facette plus humaine de l'armée en la personne de Ted, mon nouveau collègue, avec sa bouille joyeuse qui atténuait mes angoisses. Je l'ai suivi jusqu'à une Jeep décapotée garée plus loin. On a embarqué et traversé la base en faisant connaissance. Le vent de la vitesse m'a rafraîchi le visage et le torse.

- C'est ta première affectation ? m'a-t-il demandé.

- Oui. J'ai fini mes classes il y a une semaine. J'ai eu une perm' pour rentrer à la maison, dans le Kansas... et me voilà.

- Au front ! Enfin !

J'ai souri.

- Oui. Si on peut dire...

Il m'a dévisagé.

- Je suis sérieux ! On fait la guerre, ici.

J'ai acquiescé. Il s'est tu un moment avant de reprendre :

- Tu es électronicien ?

- Pas exactement. J'ai fait des études d'ingénieur du son au MIT.

- Au MIT ? Wahou ! Tu es un cador !

- Ahahah ! Oui ! Je suis surtout fondu de musique. Alors mon diplôme d'ingé en poche, j'ai bossé au Scottrade Center de Saint-Louis. Une salle de vingt-deux mille places. J'étais ingé-son sur les gros concerts. J'ai fait Britney Spears, les Stones, Lady Gaga... et mon idole : Springsteen !

- Excellent ! Et tu t'es enrôlé par amour de la musique militaire, j'imagine...

J'ai souri.

- Non... Un jour, je me suis dit que moi aussi, je devais faire un truc pour mon pays, pour le défendre. J'avais dix ans au moment du 11-septembre. Et il y a eu le marathon de Boston, puis l'attaque du Curtis Culwell Center. Je sentais... je savais qu'il fallait que je fasse quelque chose. Que j'arrête d'être spectateur, pour prendre les choses en main, pour ne plus subir. Mon père a été marine aussi... Un matin, le 8 mai 2015 exactement, je suis entré dans un bureau de recrutement.

- Et crois-moi, tu vas avoir l'occasion de bousiller du djihadi ! C'est là !

Ted a garé la Jeep devant un bâtiment de parpaings coiffé d'un toit en tôle, et m'a invité à le suivre. J'ai attrapé mon paquetage et il m'a amené directement à ma chambre. Il a vu ma surprise.

- Eh oui ! On a nos petits privilèges. Le dortoir, c'est pour les troufions ! Installe-toi, change-toi. Je repasse te chercher dans une heure.

Le temps de vider mon sac, d'occuper les lieux, de prendre une douche et d'enfiler mon treillis, il frappait déjà à ma porte.

- Viens ! Je te montre le reste.

Le bâtiment n'était pas très reluisant. Des parpaings, du ciment, des dalles de lino trouées. Dans l'étroit couloir, j'ai entendu des voix et un vieux tube d'Aerosmith. On est entré dans ce qui devait être une salle de repos. Trois gars étaient attablés là et jetaient des pions en tas dans une partie de poker qui semblait les ennuyer. Ils étaient en sueur. Ted m'a présenté :

- Voici Alex ! Il descend tout juste de l'avion. C'est un cador du MIT !

Ils m'ont serré la main chacun leur tour. Et Ted a ajouté :

- C'est le remplaçant de Boule-Gum.

- Ah... a soufflé un des gars.

- Allez, au boulot ! a conclu Ted.

Les types se sont levés sans enthousiasme et ont quitté la salle. En partant, l'un d'eux m'a donné une tape amicale sur l'épaule et m'a dit :

- Bienvenue à Guantanamo !

Je ne sais toujours pas aujourd'hui s'il plaisait.

On a traversé un long couloir et Ted a ouvert une porte. J'ai tout de suite entendu le battement régulier et rapide d'une basse lointaine. 80 hertz. 120 BPM. Ted a fait tressauter ses sourcils comme si une surprise m'attendait à l'intérieur. Il a allumé la lumière et je suis entré. Je crois que ma bouche s'est ouverte malgré moi. Ça l'a fait rire. En un instant, je n'ai plus vu les murs gris et nus, ni le lino jauni, ni le ventilateur beige qui tournoyait au plafond. Je n'ai vu que la console.

- Une AMS Neve 88RS, j'ai dit, incrédule. Mais elle vient de sortir ! C'est un bijou !

- On a du bon matos ! a répliqué Ted. Et ce bijou est entre tes mains !

Je me suis approché de la somptueuse table de mixage. Elle était longue comme un piano. Sans oser y poser un doigt, j'ai coulé un regard amoureux sur le tableau de bord noir et rouge, sur la multitude de molettes, les boutons, les faders et les voyants lumineux.

- À Saint-Louis, j'avais une Studer 928... Autant te dire qu'en termes de qualité, ne serait-ce que sur les préamps, j'étais loin de cette Rolls !

- Ouais... Moi, je suis juste un opérateur sur cette machine. C'est pour ça qu'on m'appelle DJ. Boule-Gum m'a montré les fonctions d'enregistrement et de diffusion ; ça s'arrête là en ce qui me concerne.

- Et pourquoi Boule-Gum ?

- Ah... Il mâchait tout le temps du chewing-gum ! Dès le réveil ! Et jusqu'au coucher ! Je me demande même s'il ne dormait pas avec son chewing-gum de la journée. Une machine à mâcher, le gars. Il en avait un en permanence dans la bouche ! Et dans les oreilles !

- Dans les oreilles ?

Ted a grimacé un sourire avant de me répondre :

- Au bout de quelques jours, il s'en mettait dans les oreilles... pour ne pas entendre... le

bruit. Des bouchons d'oreilles, des boules Quies au chewing-gum : Boule-Gum ! Toi aussi, t'auras un surnom !

J'ai froncé les sourcils, mais Ted a enchaîné :

– Je m'occupe aussi de la banque de données. Derrière toi.

Je me suis retourné et me suis retrouvé face à une armoire informatique reliée à un ordinateur.

– C'est là qu'on stocke tous les enregistrements. C'est l'essentiel de notre travail. Avec la maintenance des machines, en ce qui te concerne.

– Les enregistrements des prisonniers ? ai-je demandé.

– Ouais. Et toute notre musique. On a de tout. Je suis sûr que tu trouveras ton bonheur ! Attends !

Il m'a contourné et a entré une recherche sur le clavier : Springsteen.

– On a une centaine de concerts et quelques perles. Tiens ! Le concert « Black Death and Shark » en Islande de 2005. Ça te dit quelque chose ?

– Tu rigoles ? C'est un concert acoustique improvisé pendant une escale à l'aéroport de Keflavic, le 29 juin 2005 ! C'est un live mythique ! Surtout parce qu'il n'y a eu aucun enregistrement !

– Bah si ! Et il est là ! Entre autres ! s'est esclaffé Ted.

– J'aime déjà ce boulot, j'ai répondu.

J'ai regardé un moment les noms qui défilaient à l'écran. Beaucoup de métal, du rap, de la variété. Des génériques d'émissions pour enfants aussi. Le mélomane pointilleux avait de quoi se satisfaire. J'avais matière à étoffer sérieusement mon audiothèque. C'est à ce moment que j'ai de nouveau entendu la basse, rapide et lancinante. Et si lointaine. J'ai parcouru la pièce du regard et j'ai repéré les deux larges enceintes accrochées aux murs. Pourtant, le son ne semblait pas venir de là, mais de la vitre obscure du studio.

– Il y a un enregistrement en cours ? ai-je demandé à Ted. On entend une grosse caisse.

– Un enregistrement ? Non. On diffuse...

Il consulta l'écran de l'ordinateur avant de poursuivre.

–... We are the Champions de Queen... depuis...

Il a examiné un cadran sur la console.

– ...depuis trois heures et quarante-deux minutes. Je pense qu'il est à point ! a-t-il plaisanté.

Je n'ai pas compris.

Oh Amina je n'en we are the champions, my friends n'ai plus laand we'll keep on fighting-resister'til the endoù es-tuwe are the championschez nousof the world

La porte s'est ouverte à ce moment précis. Un capitaine est entré et Ted a gueulé :

– Garde à vous !

On s'est figés tous les deux. Le type, un costaud au crâne rasé, au front bas biffé d'une épaisse barre de sourcils noirs, a traversé la pièce d'un pas vif en direction de la console.

– Repos, les gars. Bonjour, Larson.

– Bonjour, mon Capitaine, a beuglé Ted.

Le costaud s'est arrêté et m'a dévisagé, a peiné à comprendre, à se souvenir de quelque chose, avant de reprendre :

– Le nouveau... Larson, vous me présentez ?

– Le première classe Alexander Scarlatti vient d'arriver à la base, mon Capitaine. Je lui montrais nos installations.

– Bienvenue, Scarlatti, a dit le capitaine. Je suis le capitaine McWann.

– C'est le remplaçant de Boule-Gum, mon Capitaine, a précisé Larson.

– Ah... a commenté McWann.

Il y a eu un silence et la basse lancinante a envahi l'espace.

– Un cador du MIT, mon Capitaine !

– Un cador... Parfait ! C'est ce qu'il nous faut, ici !

McWann a regardé sa montre.

– Bon. Allumez, Larson. C’est bientôt l’heure.

Ted s’est approché de la vitre obscure et a actionné un interrupteur. De l’autre côté du plexiglas, une barre de néons a clignoté au plafond, jetant des éclairs blancs dans une petite pièce qui s’est soudain illuminée. J’ai fait un pas en arrière à ce moment-là. Dans une salle de parpaings nus, un corps en combinaison orange était suspendu à une trentaine de centimètres du sol, les mains attachées dans le dos. Le harnais qui ligotait ses épaules était relié par un câble métallique à un crochet, lui-même inséré dans un rail qui permettait de déplacer le prisonnier d’un bout à l’autre de la cellule. Une cagoule opaque recouvrait son visage.

tout ce noirtime after time son obscur

silence d’étoiles vilentes l’ve done my sentence hurle

Amina But committed no crime loin d’ailleurs

Ma bouche s’est ouverte malgré moi, mais aucun son n’en est sorti. Je ne m’attendais pas à être confronté si vite à ce genre de scènes. En fait, je savais, comme le reste du monde, qu’à Guantanamo, on interrogeait nos ennemis. De manière musclée, même. Mais en tant qu’ingé-son, il n’y avait aucune raison pour que je sois mêlé personnellement au tabassage, au simulacre de noyade ou à n’importe quelle forme de supplice moyenâgeux. Aucune raison que je devienne un bourreau.

Un salaud.

Le capitaine a vu ma réaction.

– Scarlatti, vous savez ce qu’on fait ici ? m’a-t-il demandé.

J’ai regardé Ted et j’ai répondu :

– La guerre, mon Capitaine.

McWann a souri.

– Exactement. La guerre à tous ceux qui nous ont attaqués, sur notre sol et ailleurs, hier et aujourd’hui. Et les hommes qui sont ici vont nous avouer qui sont leurs complices et où ils se terrent. Notre mission est de faire parler ceux que nous détenons afin que nos camarades puissent aller débusquer le reste de nos ennemis, jusqu’au dernier. Vous comprenez, Scarlatti ?

J’ai dit oui, mais ma tête a dit non.

« La guerre, oui, mais pas comme ça ».

- Je... Je suis ingénieur du son, ai-je plaidé comme s'il y avait eu un grippement dans les rouages de l'administration militaire, comme s'il y avait erreur sur la personne.

Le capitaine m'a dévisagé un temps, a interrogé Ted du regard, puis m'a souri comme s'il comprenait ce que je voulais dire.

- Ici, au Camp °7, on ne vous demandera pas de battre des hommes attachés, Scarlatti. Votre travail à vous, c'est de vous occuper de ça !

Il a posé une main sur la console et a lu mon soulagement.

De l'autre côté de la vitre, un soldat est entré et s'est posté près de l'homme suspendu. D'un geste de la main, le capitaine a donné un ordre et le soldat a retiré la cagoule du prisonnier. On ne voyait de l'homme que son épaisse chevelure bouclée noire et une petite partie de son front, une bande de peau que rayait une plaie croûtée. De grosses lunettes opaques en plastique noir occultaient ses yeux et l'empêchaient de percevoir la lumière et les mouvements. Un masque d'hôpital blanc cachait sa bouche et son nez. Un épais casque audio recouvrait ses oreilles. C'était là la source des basses lancinantes. Je n'osais imaginer le volume. Le capitaine a semblé lire mes pensées :

- On surnomme notre bâtiment la « Disco ». À partir de cette console, on y diffuse de la musique de jour comme de nuit dans le bloc 1 et dans le bloc 2, idéalement au volume de 85 décibels. Mais depuis peu à 120.

J'ai écarquillé les yeux, sidéré, mais il a continué :

- Les prisonniers qui nous sont confiés sont exposés à ce que l'Occident a produit de plus insupportable en matière de musique ! Eminem, Britney Spears, Rage against the Machine, Queen... ou du moins, leurs titres les plus répétitifs ! Le même morceau pendant douze ou dix-huit heures... Parfois deux ou trois chansons en même temps... Vous savez pourquoi 120 décibels, Scarlatti ?

- C'est le seuil de douleur pour une oreille saine, mon Capitaine, pour peu que la fréquence du son soit comprise entre 1000 et 5000 hertz. Les salles de concert sont limitées à un maximum de 118 décibels.

- Exactement. Sachant que le volume double toutes les tranches de 3dB... 120 décibels, c'est l'équivalent d'un coup de tonnerre, ou d'un marteau piqueur à un mètre. L'oreille peut supporter un tel son une quinzaine de minutes puis se remet rapidement, parfois après quelques acouphènes. Au-delà de ce quart d'heure, des lésions permanentes sont à craindre.

- Mais... Vous disiez douze ou dix-huit heures... Mon Capitaine.

- Exactement, Scarlatti ! Et c'est là tout notre problème... Nous ne voulons pas blesser les détenus de la « Disco ». Dans les prochains jours, à l'ordinaire ou en salle de repos,



vous entendrez inévitablement les gars de la base parler des pratiques courantes dans les autres camps de Guantanamo, notamment au camp Delta ou au camp Iguana. Ils vous diront comment ils traitent nos ennemis, ceux qu'ils forcent à boire de l'eau salée, qu'ils plongent dans des baignoires de glaçons, qu'ils emmènent au large et jettent à la mer pieds et poings liés... Les coups, les brûlures, les morsures des chiens, les privations... Certains de vos camarades ont même servi en Irak à la prison d'Abou Grhaib.

Il s'est arrêté, songeur, dubitatif, indifférent à la scène d'horreur qui perdurait dans son dos.

– Même si je reste persuadé que nos ennemis méritent tout ça, et bien pire, nous ne nous adonnons pas ici à la torture. Je veux dire pas comme on l'entend habituellement. D'autant que les corps sont parfois très résistants à la douleur... À la « Disco », nous travaillons à la coercition psychologique des détenus qui nous sont confiés. La musique à fort volume pendant de longues périodes perturbe le flot des pensées, abolit toute logique et toute réflexion. Soumis à ce torrent de bruit, le prisonnier est dans l'incapacité d'élaborer le moindre raisonnement. Mieux : le moindre mensonge.

Arrêtez! consider it a challengegriffemonesprbefore the whole human raceAminAnd I ain't gonna lose cours !

Ted a approuvé. Et le capitaine McWann a enchaîné :

– Nous diffusons une musique assourdissante, soit au casque comme ici au bloc 1, soit par les enceintes comme dans les cellules du bloc 2. On alterne les périodes de musique avec des plages de privation sensorielle de quatre à six heures, un silence continu occupé par un acouphène assourdissant. Une véritable mort sensorielle. Vous vous souvenez de 132, Larson ?

Le caporal sembla s'illuminer.

– Oh oui, mon Capitaine. Après dix-huit heures de musique et six heures d'isolement, il aurait donné père et mère pour qu'on ne le laisse plus jamais seul dans ce silence... ou dans ce bruit !

– Exactement. Le cerveau est une mécanique formidable. Après une vingtaine d'heures de ce traitement, le prisonnier est sujet à des hallucinations visuelles et auditives. Quand l'isolement s'arrête et que nous l'interrogeons, il est désorienté et nous considère comme des amis parce que nous avons suspendu son calvaire, calvaire dont nous sommes pourtant les instigateurs ! Et parce que personne au monde ne peut fermer ses oreilles, nous entrons dans leurs têtes en force et en musique, Scarlatti, et une fois à

l'intérieur, plus rien ne peut nous en faire sortir. Jamais.

J'ai opiné, un peu assommé.

– À ce traitement musique-silence s'ajoute la fatigue, l'épuisement, puisque ce bruit maintient le prisonnier éveillé, lui interdit toute forme de repos, de répit. Si on réussit à garder le rythme, on peut briser un homme en moins de quatre jours. Et pour toujours.

stopstopstowearethechampionsfrizzmyfriendsAmi

pitandwe'llkeeponfightingami'tiltheendez-moiwearethech

Le capitaine a marqué une pause, fier de sa démonstration.

– Un résultat qu'aucune torture physique ne peut garantir. Et puis notre traitement ne laisse pas de traces visibles. C'est propre ! Alors nous faisons ce travail, et nous le faisons bien. C'est pour ça que vous êtes là, Scarlatti. Et pour nous débarrasser d'un ennui technique.

J'ai montré mon étonnement. Il a de nouveau posé la main sur la 88RS.

– Il y a un problème avec la console. Depuis quelque temps, on ne parvient pas à baisser le son en dessous des 120 décibels.

– C'est pour cette raison que vous diffusez pendant quatre heures et non plus dix-huit, ai-je compris. Quatre heures à 120 dB à la place de dix-huit heures à 85 dB.

– Exactement ! Larson a raison : vous êtes un cadavre ! Quand nous avons découvert cette panne, nous avons d'abord arrêté d'utiliser la console parce qu'on savait qu'à 120 décibels et sur le même temps d'exposition, tous nos prisonniers deviendraient sourds ! On ne pourrait plus rien en tirer ! On ne servirait plus à rien, ici !

Larson et McWann sont partis d'un rire franc qui m'a glacé la moelle. J'ai souri par docilité, par soumission, et m'en suis aussitôt voulu.

– Alors, on a décidé de reprendre mais en limitant la durée des séances. On est passé de dix-huit heures à quatre. Inévitablement, ça casse le rythme. On ne tient plus la cadence. Et le système s'enraye. On ne fait plus un bon travail... Et la hiérarchie commence à s'en plaindre et à grogner. Sur moi.

J'ai dévisagé le petit capitaine qui voulait juste bien faire son travail, et son acolyte jovial avec qui j'allais passer des dizaines de soirées au bar de la base à boire des

verres et à rigoler. J'ai regardé à tour de rôle les deux hommes en treillis qui riaient, et j'ai pensé à mon père qui n'était pas sorti sur le perron pour me dire au revoir. Derrière eux, de l'autre côté de la vitre, le type continuait de pendre à trente centimètres du sol, au-dessus d'une flaque de pisser, la basse lancinante à 120 dB dans les oreilles. Le capitaine s'est retourné vers la cellule, a fait signe au soldat de sortir.

- Bon. Mettez-nous le son, Larson.

Ted s'est penché sur la console, a tourné une molette. Je pensais entendre Freddy Mercury mais les basses se sont tues. Les enceintes ont déversé un glaçant torrent de sanglots dans la pièce. J'ai regardé le pendu. Son corps était secoué par ses pleurs et ses reniflements. Le soldat était ressorti, le seul contact humain de ces huit dernières heures, et l'avait abandonné à sa solitude. Les couinements du supplicié se sont changés en hurlements, éphémères traces de sa propre existence dans son univers de bruit et de silence. Et chacun de ses cris criblait mon esprit d'effroi, de douleur et de honte.

- Il est carrément prêt pour l'interrogatoire, a ironisé Ted.

- Exactement. Appelez le traducteur, Larson.

McWann s'est tourné vers moi et m'a regardé. Il allait visiblement ajouter quelque chose, mais il s'est ravisé en détaillant mon visage. Je ne sais pas ce qu'il y a vu, mais il a déclaré :

- Allez vous reposer, Scarlatti ! Vous devez être épuisé par le voyage et le décalage horaire. Prenez la journée ! Vous examinerez la machine demain. Rompez !

Je l'ai salué et j'ai quitté la « Disco ». Je suis retourné dans ma chambre et m'y suis enfermé. Je ne sais pas combien de temps je suis resté assis sur mon lit, cloué par la chaleur, hébété jusqu'à ce qu'une atroce nausée ne me torde le ventre. J'ai couru à la cuvette mais rien n'est sorti. Sûrement parce que ces trucs-là, ça ne sort pas comme ça.

Je n'ai pas diné. J'ai repris une douche et je me suis couché. La nuit est tombée sur la base, avec elle, le silence et une fraîcheur toute relative, mais libératrice. La basse s'est remise à battre à mon tympan. 120 BPM. Inexorable et infinie. Et les sanglots ont commencé, des reniflements et des pleurs résignés. Puis un hurlement. Je me suis redressé d'un coup, en nage dans l'obscurité et le silence, mon cœur à 135 BPM. Aucun bruit n'entachait la nuit. Je ne me suis pas rendormi.

Le lendemain, j'ai peiné à me lever, à me rendre à l'ordinaire. Je ne pouvais rien avaler. À la « Disco », j'ai retrouvé Larson et McWann. Et le pendu, derrière la vitre, qui n'avait pas bougé. On lui avait remis sa cagoule. Était-ce le même homme ? Était-ce le

tour d'un autre ? Je l'ai observé un moment. Le capitaine s'est tourné vers moi, a désigné une caisse près du mur :

– Je vous ai fait apporter quelques outils. Si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre...

– Peut-être d'un fer à souder... J'ai réfléchi au problème, ai-je répondu. Ce doit être un switch qui a sauté, ou un défaut sur un connecteur. Ce ne devrait pas être long. Je vais regarder.

– Parfait ! Je vais vous faire apporter ça. Et pendant que vous cherchez la panne, Larson va vous mettre un peu de musique ! Qu'est-ce que vous aimez, Scarlatti ?

– Il aime Bruce Springsteen, a expliqué Larson.

– Un bon vieux Born in the USA à la gloire de notre grand pays, a exulté McWann. Excellent choix !

Je m'étais figé et ne pouvais plus rien empêcher. McWann allait refermer la porte derrière lui lorsqu'en tendant un doigt vers le pendu, il a ajouté :

– Larson, mettez-le aussi pour lui ! À 130 décibels !

La première note a résonné et le type a commencé à se débattre en tous sens, captif au bout de son câble, fouetté par la caisse claire, giflé par chaque frappe sur le clavier. On aurait dit un cocon de toile d'araignée, suspendu à son fil, enserrant une proie vivante jusqu'à l'heure de sa dévoration. Quand la voix rocailleuse du Boss a explosé dans les enceintes, le type s'est raidi, puis s'est immobilisé, avant de s'agiter à nouveau.

Born down in a dead man's town

The first kick I took was when I hit the ground

J'ai regardé la scène, horrifié, soupçonnant l'enfer que vivait le prisonnier, ignorant encore celui que je vivrais dorénavant à chaque fois que j'entendrais Springsteen. Larson, aux commandes devant la console, observait le supplicié en gloussant.

You end up like a dog that's been beat too much

- Baisse, j'ai dit.
- Hein ?
- BAISSSE ! j'ai gueulé.

Larson a perdu son sourire et a capitulé en silence. Le pendu s'est apaisé. Je me suis agenouillé et j'ai ouvert le panneau de maintenance sous la console. Je n'ai rien vu d'anormal au premier coup d'œil, alors j'ai pris un chiffon et une lampe et je me suis allongé sur le dos pour passer dessous et aller plus loin. La porte s'est ouverte ; un gars a déposé un fer à souder. Le Boss continuait de lancer son message, inébranlable.

Born in the USA

I was born in the USA

- Passe-moi un tournevis, s'il te plait, ai-je demandé à Ted. Et une lampe.

Sans un mot, il me les a tendus. Et j'ai continué mon examen, époussetant une pièce, vérifiant une autre. Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour trouver ce qui clochait. J'ai planté la pointe du tournevis dans une masse rose comme une méduse, qui bloquait un switch sur la carte mère. J'ai tiré doucement et le chewing-gum chaud s'est lentement effilé. J'ai gratté un peu à la base et le morceau s'est détaché d'un coup. Je l'ai regardé un moment et j'ai demandé :

- Au fait, il est parti où, Boule-Gum ?

Nowhere to run ain't got nowhere to go

- Hein ?

J'ai caché la boule de chewing-gum dans mon chiffon et je suis ressorti au moment où la console a émis un bip régulier. J'allais reposer ma question, mais Ted m'a pris de vitesse :

- C'est l'heure. Viens ! Regarde ! Et écoute !

Le Boss s'est interrompu. Le bip aussi. Je me suis relevé et j'ai regardé la vitre. Un soldat était entré, se tenait à côté du pendu. Comme la veille, il a ôté la cagoule. J'ai

reconnu avec effroi le même homme, sa tignasse noire, sa plaie au front. Il a aussitôt commencé à parler très vite, en un flot saccadé. Larson avait mis le son dans notre salle et l'on entendait les supplications du prisonnier, une litanie de prières adressée à ses bourreaux invisibles et inaudibles, des fantômes qui le gardaient ici sans jamais le toucher, sans jamais lui parler. On sentait dans le torrent irrépessible de ses paroles que l'homme jouait sa dernière chance, lançait ses dernières forces dans un combat contre la folie.

– Coupe, j'ai rétorqué. DJ, coupe le son.

Il a obtempéré avec un soupir.

– Tu t'y feras, va...

Je l'ai dévisagé et lui ai reposé la question.

– Il s'y est fait, Boule-gum ?

Il a tourné la tête avant de répondre.

– Non. Il n'a pas supporté...

– Il est rentré au pays ?

– Il s'est pendu.

Ted a tendu un doigt vers le plexiglas.

– Là. Dans la « Disco ».

On a regardé la vitre et on s'est tus.

J'ai pris le fer à souder et je suis reparti sous la machine.

– T'as repéré quelque chose, Cador ?

Mon surnom était trouvé.

– Je crois, oui.

J'ai ressoudé le switch. Le jour même, on allait pouvoir descendre le volume sous le seuil fatidique des 120 dB, et diffuser à 85 dB pendant dix-huit heures. La tentative de sabotage de Boule-Gum était un bricolage puéril que n'importe qui aurait pu remarquer, qui de toute manière n'aurait pas tenu longtemps.

Je me suis extrait de la machine au moment où le capitaine revenait dans la pièce.

- Alors, Scarlatti, vous avez trouvé ?
- Oui. C'est réparé. C'était bien un switch. Je l'ai ressoudé.

Le visage de McWann s'est égayé. Il allait pouvoir de nouveau faire du bon travail.

- Le pays vous doit une fière chandelle, Scarlatti. Merci.
- Je vous l'avais dit, mon Capitaine, a lancé Larson. Un vrai cador !

La nuit suivante, j'ai encore entendu le martèlement de la basse. 120 BPM. Les sanglots sont arrivés ensuite. Puis le cri. Mais ce n'était pas le pendu qui hurlait, c'était mon père, la veille de mon départ. Nous étions à table. Ma mère tentait de le calmer, mais rien n'y faisait. « Guantanamo ! » gueulait-il en boucle, en écrasant ses mains sur la nappe. « Guantanamo ! » Sa fierté de voir son fils rejoindre les marines avait fondu quand il avait appris l'affectation que j'avais demandée. À ses yeux, je pouvais devenir un grand soldat jusqu'au moment où j'avais choisi de torturer des hommes. J'avais eu beau me défendre, démentir mon intention de torturer qui que ce soit, rappeler ma qualité d'ingénieur, il était resté sourd à mes protestations, et sa dernière phrase s'était abattue comme un couperet avant qu'il ne quitte la table : « La guerre, oui, mais pas comme ça. Tu pouvais devenir un héros, mais t'as choisi d'être un salaud... »

Un salaud.

Cette nuit-là, écrasé par la touffeur, après m'être battu pendant des heures contre le même cauchemar, je me suis levé et je suis retourné à la « Disco ». Le rythme continu et lointain m'a accueilli. J'ai ramassé la lampe torche dans la caisse à outils et je me suis approché de la vitre. Le type était là, prisonnier du bruit, éternellement seul, incapable de savoir si c'était le jour ou la nuit, l'été ou l'hiver, la vie ou la mort. Dans le halo de ma lampe, à quelques mètres de moi, derrière une vitre, un homme était pendu et je ne bougeais pas. Son ombre sur le mur dessinait un deuxième pendu, un type qui s'était tenu debout, à ma place, avait contemplé un homme pendu comme je le faisais, avait tenté quelque chose pour mettre un terme à son supplice, avait échoué, s'était pendu à son tour...

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Était-ce de la culpabilité alors que je n'avais rien fait ? Était-ce la honte d'être de ce côté de la vitre ? L'épouvante d'être ce salaud annoncé ? Ou simplement l'évidente horreur de la situation... J'ai allumé la lumière dans la cellule. J'ai quitté la salle de diffusion presque comme un somnambule, et je suis entré dans la pièce. Le type pendait là, inerte, inconscient de ma présence, errant dans ses ténèbres et sa terreur sous le sifflement assourdissant de ses acouphènes, son corps entravé dans sa combinaison orange, ses masques et casque plastique, ses poignets

menottés dans son dos. Je me suis approché de lui et je l'ai regardé. Et j'ai pris sa main dans la mienne. Son corps a tressauté un instant, paniqué par cette intrusion dans sa solitude, cette effraction dans sa nuit. Puis l'homme s'est apaisé, et j'ai senti ses doigts se refermer sur les miens. Ni lui ni moi n'avons parlé, émis le moindre mot, le moindre son. Nous sommes restés ainsi un temps infini, nos deux mains jointes. Lorsque j'ai ouvert les doigts pour le lâcher, il a d'abord resserré son étreinte, puis comme s'il comprenait, m'a laissé partir. Je l'ai regardé encore un instant, et j'ai quitté la cellule.

Je suis retourné dans la salle de diffusion. J'ai ramassé le fer à souder et je suis repassé sous la machine. J'ai shunté le câble de refroidissement du processeur principal sur l'alimentation électrique, et j'ai soudé le tout. Je suis ensuite allé me recoucher, non pas pour chercher le sommeil, mais pour attendre le matin et le soleil.

Dans les trois jours, peut-être deux avec la chaleur ambiante, le système de refroidissement tomberait en panne sans que personne ne s'en rende compte. La température monterait alors lentement au cœur de la machine, et la carte mère prendrait feu. Puis la console. Peut-être la « Disco ».

J'avais fait du bon travail. Mon temps ici était terminé.

Le lendemain, j'ai donné ma démission et je suis rentré à la maison.